

5^e Année - N° 183.

Le numéro : 30 centimes

18 Avril 1918.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Bonnement pour la France. 15 Frs.

G. Guillemain

Abonnement pour l'Etranger. 20

Edité par
Le Matin
246
boulevard Poissonnier
PARIS

LE GRAND ANGLAIS ET SES PRISONNIERS



Ce grand diable de caporal anglais, auprès des deux avortons boches qu'il vient de faire prisonniers, évoque l'idée de ce qu'est devenue la « méprisable petite armée du général French » par rapport à la puissante armée du kaiser. Tous les trois appartiennent d'ailleurs visiblement aux plus jeunes classes de leur pays, ce qui rend le contraste encore plus saisissant. Ces prisonniers précautionneux ne se sont pas séparés, l'un de sa boule de son, l'autre de ses lunettes.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 4 au 11 Avril



A grande offensive allemande qui, au début, se produisit selon un rythme égal sur toute l'étendue du front attaqué, ayant été contenue par les alliés, s'est pour ainsi dire fractionnée, et se poursuit maintenant en batailles partielles qui, avec des alternatives de violence et d'accalmie, éclatent dans des secteurs différents. Sur le front britannique, il apparaît nettement que l'ennemi, n'ayant pu percer sur Amiens, cherche à étendre au nord le front offensif ; nous le verrons agir d'une manière analogue sur le front français où, déçu vers Montdidier, il a porté ses dernières attaques dans la région de la basse forêt de Coucy.

Par suite de ces batailles qui restent distinctes tout en s'enchevêtrant parfois les unes dans les autres, la ligne des alliés continue à onduler, mais n'est nulle part menacée de la rupture que cherche l'ennemi ; on cède aujourd'hui, devant une pression trop forte, une marge qu'on reprendra demain si la reprise en est nécessaire. L'essentiel est moins de conserver quelques kilomètres de pays dévasté que d'en faire payer cher aux Allemands l'occupation temporaire ; l'intangibilité du front, le maintien de la cohésion entre Français et Britanniques importent seuls, jusqu'au moment où l'ennemi sera assez éprouvé pour qu'une vigoureuse contre-offensive triomphe de lui définitivement.

Les attaques allemandes sont encore exécutées avec violence ; elles sont régulièrement précédées de préparations d'artillerie qui leur assurent presque toujours un début favorable ; mais la fin en est souvent moins heureuse. Il en a été ainsi notamment dans les principales de celles que nous avons à enregistrer du 4 au 11 avril. Le 5, pendant que des combats partiels se livrent dans d'autres secteurs, les Boches déclenchent, entre Somme et Aire, une puissante attaque qui, enrayée à leur gauche et à leur centre, sur leur droite oblige les Anglais à se replier d'abord dans le voisinage de Hamel, puis le lendemain jusqu'à l'est de Villers-Bretonneux. Nos alliés dès lors tiennent bon sur cette nouvelle ligne ; ils rejettent de nouvelles attaques et infligent des pertes très élevées aux assaillants. Avant que cette bataille ait pris fin, les Allemands étendent l'attaque au nord de la région où elle se livre, c'est-à-dire entre la Somme et les abords de Bucquoy. Le lendemain 6 avril, la lutte, assoupie sur le front Somme-Aire, se déroule sur ce nouveau théâtre, coupée

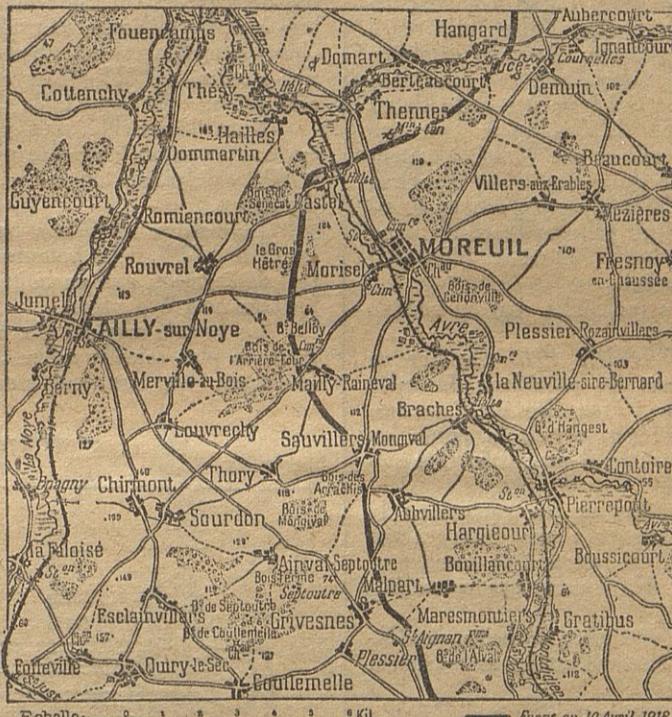
de contre-attaques vigoureuses des Anglais qui, le 7, redressent leur ligne où elle avait fléchi, dans le bois d'Aveluy et y enlèvent 120 prisonniers et des mitrailleuses. Les Allemands reviennent tous les jours à la charge dans ce secteur : mais ils n'y gagnent rien et y essuient de grosses pertes. Pendant ce temps on continuait à se battre en différents endroits et nos alliés, ayant repris plusieurs fois l'offensive, remportaient dans ces opérations de détail des avantages marqués. On arrive ainsi au 9 avril, qui est marqué par une nouvelle attaque de grand-style, au nord encore du secteur où s'est produite la précédente, c'est-à-dire entre le canal de La Bassée et Fleurbaix, sur un front de 15 kilomètres, jalonné par Fleurbaix, est de Laventie, Neuve-Chapelle, Richebourg-l'Avoué, Violaines et Givenchy. C'est sur ce front que se trouvent les contingents portugais. Un premier élan permet à l'ennemi de pénétrer dans les avant-lignes de nos alliés vers Neuve-Chapelle, Fauquissart et La Cordonnerie, mais il ne peut aller plus loin. Au centre il réussit à refouler Portugais et Anglais jusqu'à la Lys entre Estaires et Bac-Saint-Maur, puis à prendre pied à Richebourg-Saint-Vaast et Laventie. Mais aux deux extrémités du front attaqué, à Fleurbaix et à Givenchy, les Britanniques restent inébranlables. La bataille dure, avec des fluctuations, le 9 et le 10. Les Boches multiplient leurs assauts ; ils enlèvent des positions, nos alliés les leur reprennent et en même temps leur font des prisonniers : 750 Allemands sont pris ainsi autour de Givenchy ; mais, dans l'après-midi du 10, l'action reprend sous forme d'une nouvelle attaque dans la partie nord de ce secteur, entre la Lys et Armentières et le canal Ypres-Comines. Au nord d'Armentières nos alliés doivent se retirer sur la ligne Wyschaete, hauteurs de Messines, Ploegsteert et, au sud, ils abandonnent la rive gauche de la Lys, quelques points à l'est d'Estaires et le voisinage de Bac-Saint-Maur. Le 11, ils évacuent Armentières rendu intenable par les gaz.

Sur le front français aussi les Allemands ont prononcé différentes attaques très vigoureuses.

La bataille se rallume au nord de Montdidier, le 4 avril, sur 15 kilo-

mètres, entre Grivesnes et le nord de la route Amiens-Roye : elle devient tout de suite très violente. L'ennemi a engagé des forces considérables, pas moins de quinze divisions. Plus de dix assauts contre nos lignes ne lui font gagner, au début, que quelques centaines de mètres, englobant les bas pays de Mailly-Raineval et Morisel, tandis que nos troupes, dont on ne saurait louer assez la bravoure, s'emparent de Grivesnes et repoussent les contre-attaques les plus furieuses. La lutte se prolonge durant toute la nuit du 4 au 5. Nos soldats reprennent sur quelques points l'initiative et améliorent leurs positions en chassant l'ennemi de différents endroits, aux abords ouest de Castel, dans la région de Cantigny, à l'ouest de Mailly-Raineval et au sud-est de Grivesnes. Il faut remarquer que les Allemands avaient sur nous une grande supériorité numérique et que cependant leur attaque a échoué, après leur avoir coûté des pertes terribles. Cet échec ne les encourage pas à renouveler leurs assauts dans cette zone ; ils manifestent toujours une grande activité entre Amiens et Montdidier ; ils ébaucent même plusieurs tentatives dans la région Hangard-en-Santerre ; mais l'axe de leur grand effort se déplace vers l'Oise.

Dès le 6, leurs attaques se dessinent, d'une part, contre nos positions au mont Renaud, où elles sont repoussées ; d'autre part, sur la rive gauche de l'Oise, sur le front Abbécourt, sud de Chauny, Barisis. Aux différents endroits attaqués se livrent des combats très vifs : nos troupes infligent des pertes sévères aux assaillants et, après avoir résisté un certain temps sur leurs premières lignes, elles se retirent sur d'autres positions que notre commandement aime mieux leur voir occuper. Les jours suivants, l'ennemi travaille à étendre sa pression au nord de l'Ailette, dans la région de la basse forêt de Coucy. Il est contenu là assez longtemps, puis, le 9, nos éléments avancés effectuent leur repli sur des positions organisées au sud-ouest de la basse forêt et au sud de Coucy-le-Château. Le 10, à l'ouest de Noyon, nos troupes repoussent des attaques dans la région de Suzoy. L'agitation que l'ennemi manifestait depuis quelques jours dans la région de Hangard-en-Santerre, et les violentes actions d'artillerie auxquelles il s'y livrait, aboutissent, le 10, à une puissante attaque de nos lignes, laquelle donne lieu à un combat acharné. Le village passe plusieurs fois de main en main et finit enfin au petit jour par rester entièrement, à nos troupes, ainsi que le cimetière qui a été, lui aussi, vivement disputé.



L'EFFORT ALLEMAND VERS LA VOIE FERRÉE SAINT-JUST-AMIENS

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL GUILLEMIN

Né à Toulon (Var) le 30 avril 1860, le général Guillemin appartient à l'arme de l'artillerie ; élève de l'Ecole polytechnique, puis de l'Ecole d'application de l'artillerie et du génie, il est lieutenant au 1^{er} octobre 1884 au 5^e régiment d'artillerie ; chef d'escadron en 1903, il passe à l'état-major général de l'armée ; colonel en 1913, il est chef adjoint du cabinet du ministre de la guerre lorsque la guerre éclate.

Le 11 avril 1915 il est placé à la tête d'une brigade d'infanterie ; quelques jours après, il est nommé général de brigade et, le 14 juin, il prend le commandement d'une division d'infanterie.

En février 1917, le général Lyautey, ministre de la guerre, lui confie la direction générale des services de l'aéronautique et il conserve ces fonctions jusqu'au moment où un sous-secrétariat est créé. En avril 1917, il reprend le commandement d'une division d'infanterie.

Le général Guillemin a été cité à l'ordre de l'armée, le 25 juin 1916, dans les termes suivants :

« Chef d'état-major d'une armée au cours d'août à septembre 1914, a rendu en cette qualité les services les plus distingués. A montré de brillantes qualités dans le commandement d'un groupement important d'artillerie.

» Mis à la tête d'une division, a occupé un secteur délicat du front, à l'organisation et à la défense duquel il s'est consacré tout entier. Étant malade, a gardé le commandement de sa division jusqu'à l'extrême limite de ses forces. »

Le général Guillemin est commandeur de la Légion d'honneur du 21 mars 1917.

L'Artillerie Allemande

Dans une précédente étude, nous avons envisagé, à propos des armes de l'infanterie, le matériel d'artillerie classé sous le nom de canon d'infanterie, comme le matériel de l'artillerie de tranchée. L'étude de ces engins du combat rapproché devait nécessairement se rattacher à celle des armes de l'infanterie. Il n'en est pas de même des canons qui interviennent à distance dans le combat ; il convient de consacrer un article spécial à ces armes, depuis le canon de campagne de 77 mm jusqu'au « kolossal » obusier de 420 mm.

ARTILLERIE LÉGÈRE

Dans ce groupe nous ferons entrer les canons de 77 mm et de 88 mm, et l'obusier de 105 mm.

Le canon de 77 mm n'est pas d'un type unique, l'armée allemande en possède, en effet, deux modèles : le canon de 77 à tir rapide, encore appelé modèle 96 N. A. (96 Neuerartillerie) ; et le canon de 77 mm modèle 1916 qui n'est, somme toute, qu'un perfectionnement, appréciable d'ailleurs, du précédent.

Le canon 96 N. A., le seul qui fût en service au début de la guerre, est connu ; nous nous bornerons donc à le signaler.

Au contraire de la pièce, la munition a été modifiée, et le 77 de campagne tire aujourd'hui indifféremment : le shrapnell, l'obus modèle 1915 à 380 grammes d'explosifs, l'obus allongé à 900 grammes d'explosifs. Ces obus sont employés soit avec une fusée à double effet, soit aussi avec une fusée immédiate ou une fusée à retard ; l'obus unitaire a été supprimé. L'obus est fixé sur une douille formant avec celle-ci une véritable cartouche. La vitesse initiale du projectile est d'environ 500 mètres par seconde et la portée est, au maximum, de 8.500 mètres (tir percutant) ; en tir fusant les portées ont pour limites 7.000 mètres (shrapnell) et 5.000 mètres (explosifs).

A la batterie, les projectiles sont au nombre de 140 coups par pièce.

Le canon de 77 modèle 1916 constitue un notable perfectionnement du précédent, la volée de la pièce est allongée, elle atteint 2 m. 69 au lieu de 2 mètres, l'affût modifié aussi est celui de l'obusier léger. Ainsi, la portée du canon est augmentée comme ses effets destructifs ; il peut enfin tirer suivant une trajectoire beaucoup plus courbe.

La munition est en deux parties : un obus et une gorgousse ; la charge de celle-ci varie suivant les circonstances ; une forte charge assurant au projectile une vitesse initiale de 530 mètres à la seconde et une portée de 9.000 mètres, et une charge faible donnant une vitesse initiale de 490 mètres à la seconde.

Le canon de campagne de 88 mm est une pièce d'ancien modèle, elle tire un obus de 7 kilos 500 à une distance qui atteint au maximum 6.500 mètres.

L'obusier de 105 mm, ou obusier léger, est de trois types différents : l'obusier modèle 98-99, le modèle 1916 et l'obusier Krupp tout récent également. Ces pièces, dont le poids dépasse une tonne, atteignent, attelées, 3 tonnes environ, au lieu de 2 tonnes, poids du canon de campagne attelé ; elles tirent, suivant un angle très marqué, des obus de trois modèles différents dont le poids atteint 16 kilogrammes : obus à balles modèle 16, l'explosif modèle 15 et l'obus explosif allongé ; l'obusier Krupp tire l'obus spécial dit obus C.

La portée de ces pièces est variable ; l'obusier modèle 98 atteint 7.000 mètres tir percutant et 5.000 mètres tir fusant, l'obusier modèle 16 porte jusqu'à 9.000 mètres, enfin l'obusier Krupp a pour extrême portée 10.000 mètres.

Ces obusiers sont approvisionnés à 90 coups par pièce, mais, si besoin est, ils disposent rapidement de 260 coups.

Au début de 1916 l'artillerie de campagne d'une division d'infanterie comprenait 12 batteries à 6 pièces groupées en deux régiments ; actuellement l'artillerie divisionnaire de campagne est moins nombreuse ; on ne compte guère dans une division plus de 9 batteries à 4 pièces formant un seul régiment à 6 batteries de canons et 3 d'obusiers.

D'autre part, cependant, une série d'éléments vient renforcer la division ; ce sont, en outre des batteries à 6 pièces dites d'infanterie (canons russes de 7 mm 62), les batteries dites de combat rapproché (77 sur affût à roues basses), de position (canons de 88), enfin les canons de montagne Erhard et les batteries à cheval. Si besoin est, le commandement de l'armée détache de sa réserve d'artillerie de campagne (Feldartillerie Heeres Reserve) un certain nombre de batteries. Le nombre de pièces de campagne mis à la disposition d'une division peut ainsi varier considérablement.

Aux termes des règlements sur l'emploi de l'artillerie, le tir à obus fusants (explosifs ou shrapnells) est recommandé contre les buts mobiles et, si la disposition du terrain le permet, on emploie contre ces mêmes objectifs les obus percutants à fusée immédiate ou les obus avec fusée à retard (tir en ricochet). Le tir contre les buts fixes, matériel ou ouvrages, est fait à l'aide d'obus percutants avec fusée à retard.

Ainsi de par leurs qualités ces diverses pièces, canons de campagne, comme les divers obusiers de même catégorie, peuvent être employés tout à la fois dans la guerre de mouvement et dans la guerre de position.

L'ARTILLERIE LOURDE D'ARMÉE

Dans ce groupe nous décrirons les canons de : 105 mm, 120 mm, 130 mm, 150 mm, l'obusier lourd de 149 mm et le mortier de 211 mm et toute une série de pièces plus ou moins fixes.

Le canon de 105 mm est récent (1914), il tire à 11 kilomètres, tir percutant, un obus de 18 kilos et atteint 8 kilomètres en tir fusant.

Le canon de 120 est loin d'avoir les mêmes qualités de portée, car son projectile de 16 à 20 kilos ne dépasse pas 7 kilomètres en tir percutant.

Meilleur est le canon de 130 mm dont l'obus de 40 kilos atteint 14 kilomètres, 500 et le canon de 150 mm dont l'obus (50 kilos) dépasse la portée de 17 kilomètres.

Quant à l'obusier lourd dit de campagne de 150 mm, comme le mortier de 210 mm, leur portée est environ de 9 kilomètres, le poids de leurs projectiles est cependant respectivement de 40 kilos et 120 kilos.

L'artillerie lourde allemande comprend aussi des pièces de marine : obusier de côte de 280 mm tirant à 12 kilomètres un obus de 350 kilos, canons de 170, 210, 240, 280, 350 et 380 mm qui tirent à des distances variant entre 19 kilomètres (pièces de 170 mm) et 40 kilomètres (pièces de 380 mm).

Enfin il est nécessaire de mentionner les deux pièces lourdes par excellence : l'obusier autrichien de 305 mm et le mortier de 420 mm.

Nous venons de voir, à propos de la dotation des unités en artillerie de campagne, que les divisions possédaient un nombre de pièces extrêmement variable. En ce qui concerne l'artillerie lourde, les variations sont encore plus considérables et sont subordonnées à l'activité des secteurs.

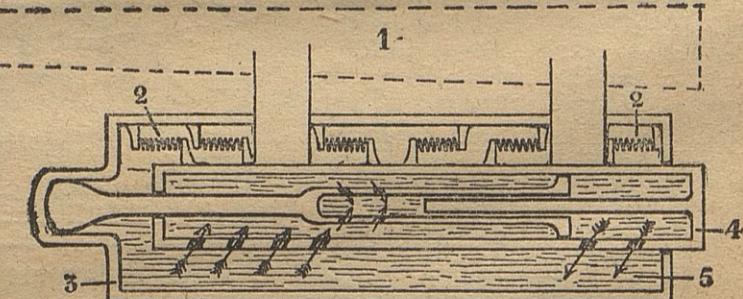
En principe, les divisions allemandes possèdent en propre (dotation organique) : un bataillon d'obusiers lourds de 150 mm, soit 2 ou 3 batteries de 4 pièces chacune ; mais, en outre, des batteries lourdes des calibres les plus différents sont affectées à la défense des secteurs ; on peut, dans l'ensemble et sous réserve de grandes variations, estimer à 8 batteries lourdes, soit 24 pièces environ, la dotation d'un secteur calme de division, et à 20 batteries la dotation d'un secteur actif.

Dans l'ensemble, ces pièces se répartissent en 70 % de pièces courtes parmi lesquelles prédominent les obusiers lourds de 150 mm et 30 % de pièces longues, canons de tous les calibres jusqu'aux canons de marine.

Le nombre de pièces par batterie est variable : jusqu'à l'obusier lourd de 150 mm les batteries sont de 4 pièces ; au-dessus, les batteries sont de 2 pièces, sauf en ce qui concerne les mortiers de 210 mm dont les batteries sont à 3 pièces.

La grande majorité des batteries lourdes est indépendante des divisions, le plus souvent même les divisions qui se déplacent laissent dans le secteur leur artillerie lourde organique. On peut donc estimer à

Sens du recul.



LE FREIN DU CANON DE CAMPAGNE ALLEMAND

1. Canon.
2. Ressorts récupérateurs.
3. Système fixe sur l'affût.
4. Système mobile avec le canon.
5. Eau.

2.000 batteries, soit environ 7.000 pièces, dont 70 % de courtes, le nombre des unités de l'artillerie lourde allemande. C'est environ quatre fois plus qu'au début de la guerre.

Les pièces lourdes sont employées pour obtenir des effets destructifs contre les ouvrages. L'obusier lourd de 150 mm est, à ce titre, employé contre les engins de tranchée et les abris légèrement bétonnés. Les canons lourds ont une double utilisation : d'une part, on les utilise pour tirer à grande distance sur les zones arrière, et, de l'autre, on s'en sert contre les saucisses. Le mortier de 210 mm et de 420 mm, l'obusier de 305 mm sont employés contre les ouvrages résistants, de même d'ailleurs que les canons à grande portée dont on se sert aussi pour atteindre des objectifs situés très en arrière des lignes.

Le règlement de manœuvre allemand recommande au commandement d'engager l'artillerie tous moyens réunis dès le début de la bataille, c'est-à-dire d'éviter la constitution des réserves d'artillerie. Les pièces doivent être poussées aussi en avant que possible, bien entendu dans la limite de la zone de protection assurée par l'infanterie. Il en est de même des canons à longue portée qui devront être avancés aussi loin que possible pour pouvoir être utilisés avec le meilleur rendement.

Par ailleurs, les règlements de l'artillerie allemande recommandent d'agir après réglage discret ; ils recommandent également l'emploi des tirs de destruction par rafales courtes et violentes ; on donne plus de confiance au tir de destruction qu'au barrage, moins souple, plus incertain et consommant trop. On recommande aussi d'agir sur les communications.

Dans l'ensemble donc et indépendamment des méthodes, l'artillerie allemande, comme nombre et comme qualité, s'est accrue considérablement depuis le début de la guerre.

A. G.

L'ARTILLERIE BRITANNIQUE DANS LA SOMME



Une batterie, allant prendre position en première ligne, traverse un village de la Somme que son passage eût mis naguère en rumeur, mais qui, aujourd'hui, est vide d'habitants, ceux-ci ayant été évacués à tout événement. L'artillerie de campagne de nos alliés est, comme la nôtre, excellente ; légère et mobile, elle leur a rendu au cours de cette retraite les plus grands services, en fauchant par rangées les Allemands jetés à l'assaut de leurs positions.



Pendant que nos alliés, plutôt que de laisser décimer inutilement leurs bataillons, cédaient du terrain devant l'offensive allemande, ils étaient soutenus par des troupes fraîches qui, affluant aux points menacés, ne cessaient de contre-attaquer. Ces batteries de campagne étaient parmi celles qui venaient, dans la Somme, relever des unités sur la ligne de bataille où se rendaient aussi les Canadiens rangés au bord de la route pour les laisser passer.

LES TROUPES BRITANNIQUES EN PICARDIE



On voit fréquemment le roi Georges V en France, parmi les troupes britanniques, qui accueillent toujours sa visite avec le même enthousiasme sincère. Les circonstances actuelles donnent un intérêt tout particulier à la présence du souverain parmi ses soldats. Ici, le roi passe en revue un bataillon de troupes écossaises qui rentrent des premières lignes. Les Ecossais peuvent être mis au rang des meilleurs soldats que possède l'Angleterre.



A l'arrière du front britannique les convois méthodiquement ordonnés de matériel se suivent sans interruption : ce ne sont que canons de tous calibres, caissons de munitions, ou vivres et approvisionnements de toutes sortes transportés par les véhicules les plus divers, quand les camions militaires sont occupés ailleurs. Ici, pour que ce convoi puisse traverser un village de Picardie, des troupes qui font halte se sont rangées de chaque côté de la route.

SUR LE FRONT FRANCAIS DANS L'OISE



La région de Montdidier, que cette vue embrasse, est un des principaux centres de la bataille actuelle.



Sur les routes conduisant au front, notre artillerie défile continuellement ; ici, c'est un convoi d'auto-mitrailleuses.

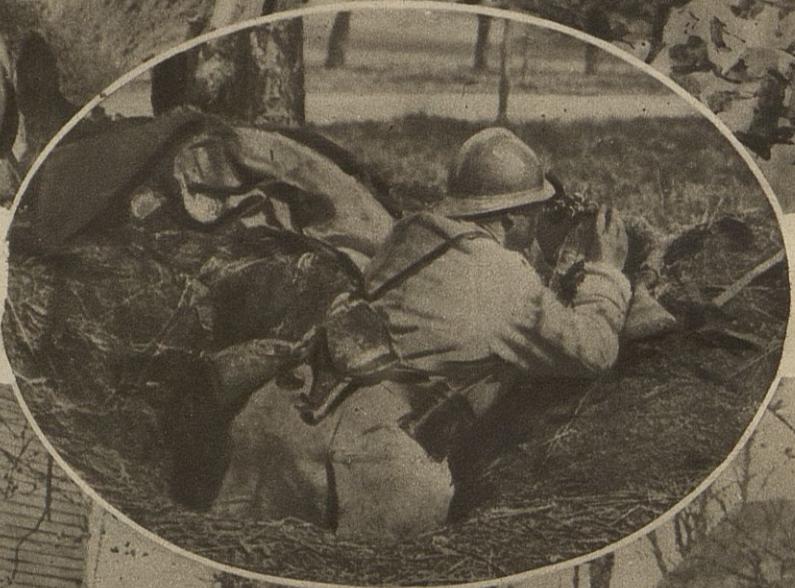


L'offensive allemande du 21 mars s'est trouvée, après quelques jours de lutte, nettement arrêtée et, depuis lors, dans les plaines de Picardie elle piétine entre les deux côtés de l'angle que forment les lignes franco-britanniques. Les Boches avaient rassemblé toutes leurs forces pour cet assaut. Mais nos troupes affluèrent rapidement aux points menacés et de toutes parts on pouvait voir nos batteries de 75 s'installer, comme celle-ci, pour attendre le choc.

FRANCAIS ET ANGLAIS EN PICARDIE



Dans la Somme, pendant la bataille, nos braves poilus prennent quelque repos, à l'abri d'un pli de terrain, après une marche pénible, avant de rejoindre, tout près de là, leurs camarades en première ligne.

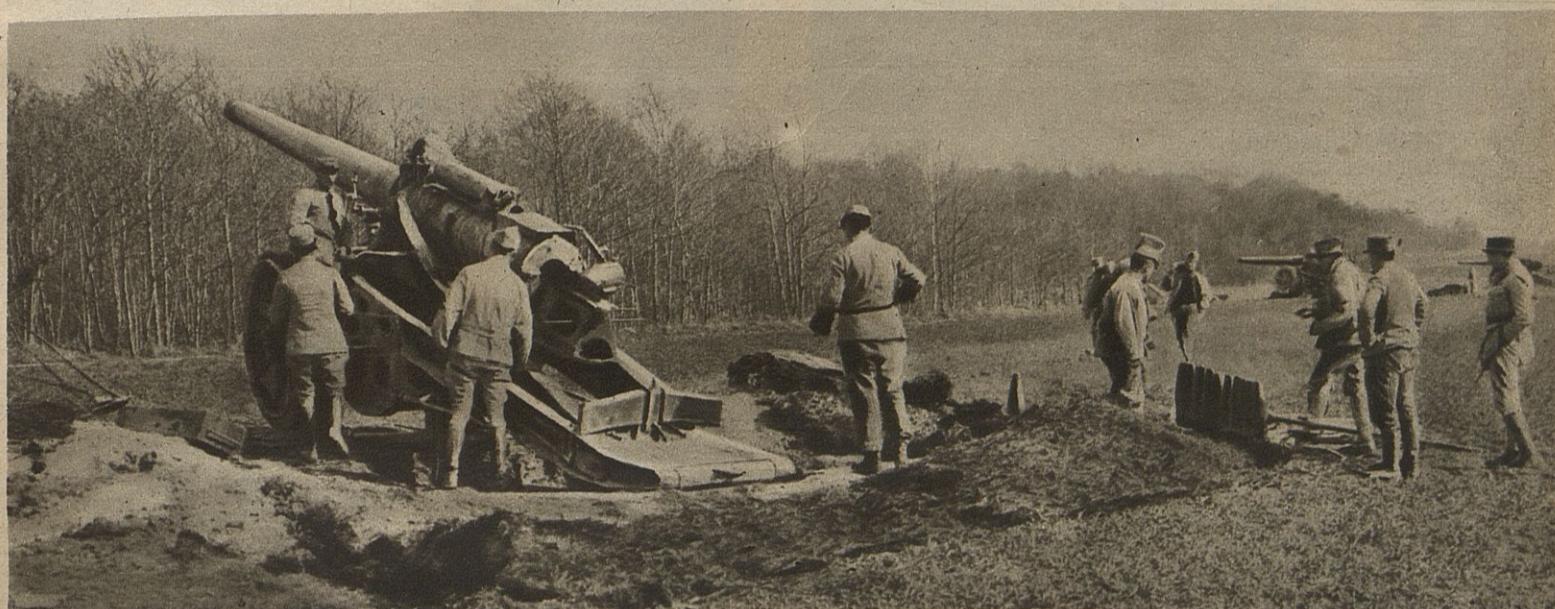


Dans un village de l'Oise, entre deux combats auxquels ils prennent part ensemble, poilus et tommy sont fraternellement leur popote en attendant la reprise de la bataille. Anglais et Français sont liés les uns aux autres par une franche amitié qui se traduit dans leurs rencontres par l'échange de tous les bons procédés possibles. Dans le médaillon, un officier français à son poste d'observation en première ligne, près de Montdidier.

CAVALIERS ET ARTILLEURS DANS LA BATAILLE



Dans la Somme, nos dragons ont été heureux de voir la guerre de mouvements succéder à la guerre de tranchées ; par leurs charges ils ont contribué puissamment à fermer la brèche ouverte dans les lignes britanniques.

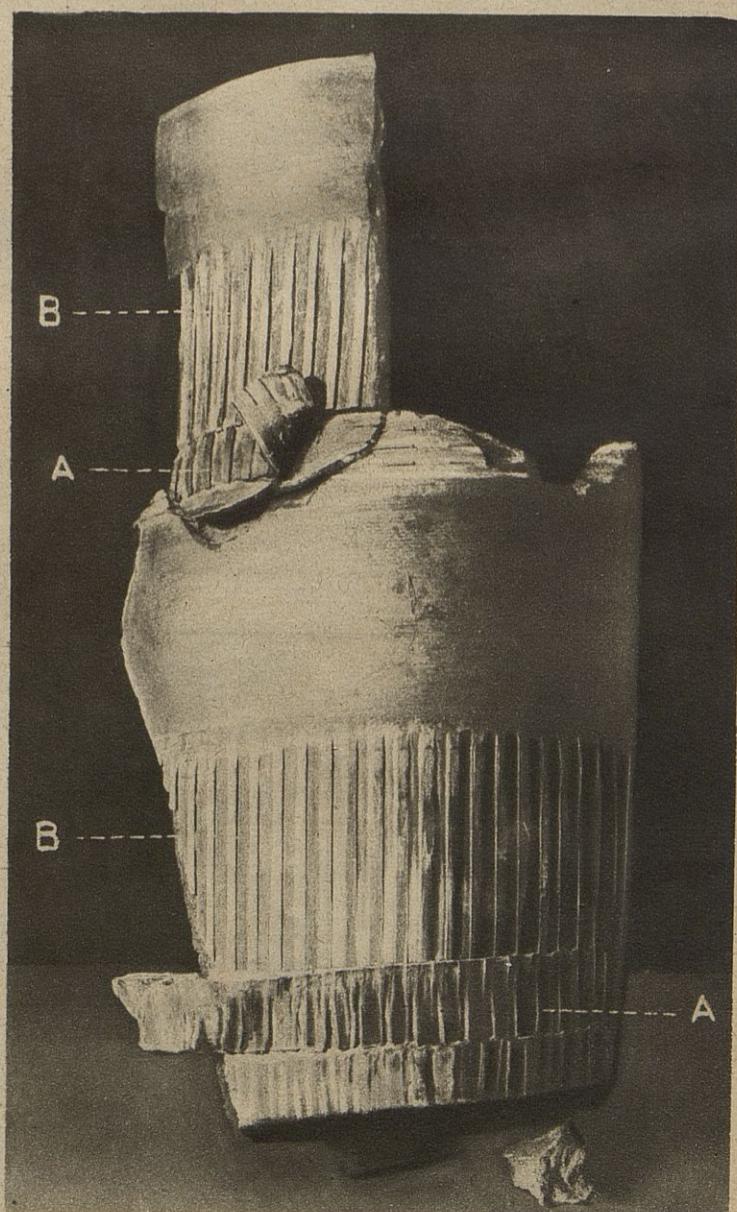
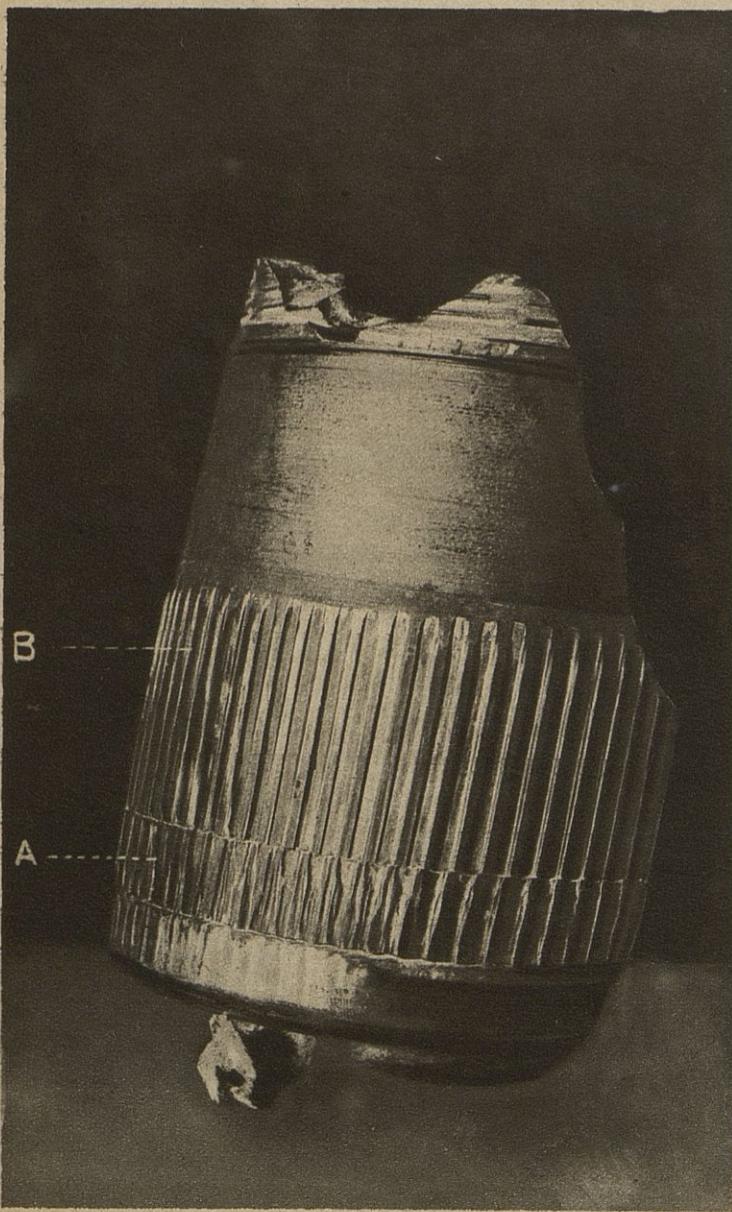
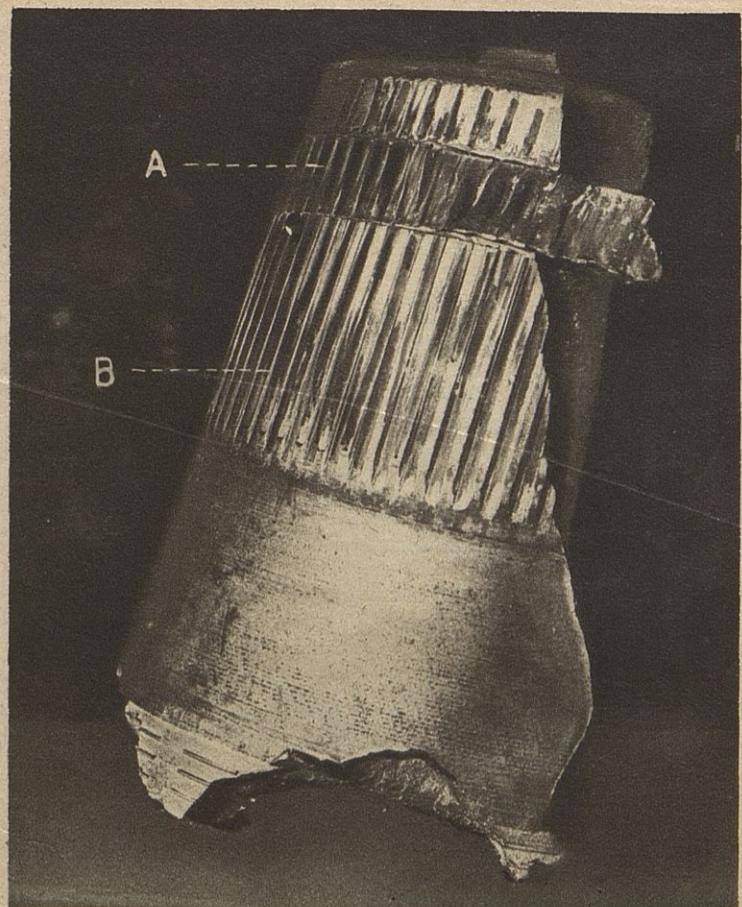
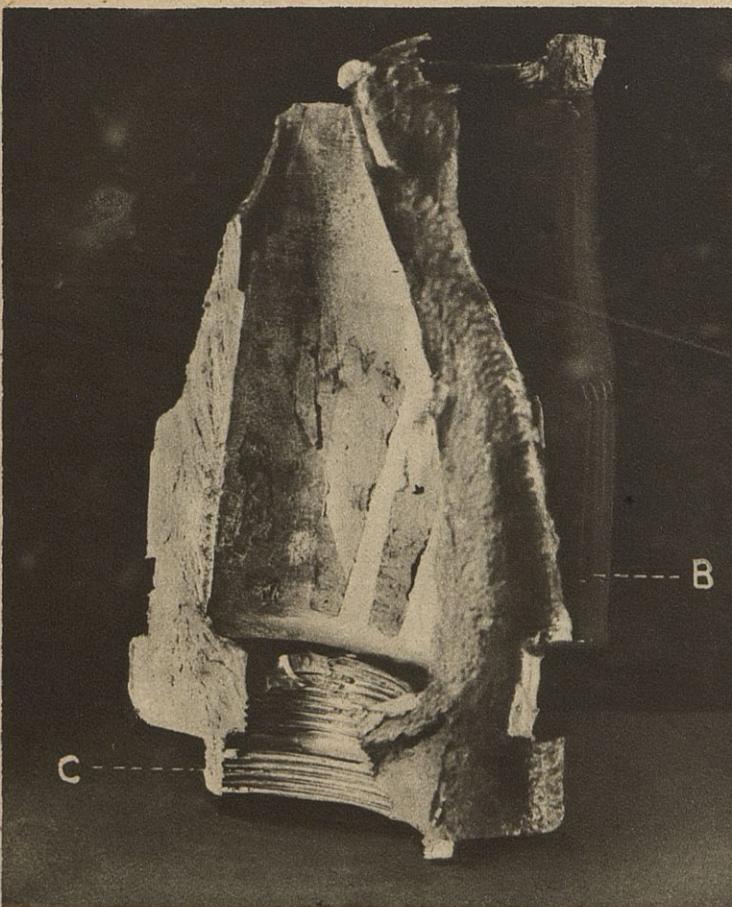


Dans l'Oise, une de nos batteries de 145 dûment défilée se prépare à couvrir les formations boches de ses obus. Avec des pointeurs habiles comme les nôtres, toute position repérée est bientôt intenable pour l'ennemi.



Leur grande offensive aura du moins permis aux Allemands de constater que notre artillerie lourde ne le cède en rien, ni pour le nombre, ni pour la puissance, à celle qu'ils peuvent mettre en ligne. Sur toute la longueur du front, nos gros canons déversent sans discontinuer sur les positions de l'ennemi un ouragan de fer. Voici, dans l'Oise, une de nos batteries de 155 dont les servants s'empressent à charger la première pièce.

ÉCLATS DE L'OBUS TIRÉ SUR PARIS



Des fragments des obus tirés sur Paris par les canons à longue portée ont permis, sinon de reconstituer le projectile, du moins d'en fixer les caractéristiques. L'obus, d'acier très dur, du calibre 210, mesure 50 centimètres de longueur sur 5 d'épaisseur. Il possède deux séries de rayures (B) et deux ceintures (A) en cuivre qui assurent le forçement dans l'âme, également rayée ; il porte la couronne impériale allemande avec la lettre M (marine impériale).

LA FOLIE D'UN ROI

Par JEAN DE LA HIRE

V

UN AMI VEILLAIT...

Le comte Durckheim-Montmartin, major dans l'armée bavaroise, aide de camp du roi Louis II, ne rentra chez lui, Pranner Strasse, qu'au point du jour, le 2 juin 1886. Il s'était attardé toute la nuit chez la baronne Truchsess, où se réunissaient deux fois par semaine les rares amis du roi.

Il fut surpris de voir, dans le vestibule, son premier valet de chambre, Fischer, causer avec un homme, dans l'ombre.

— Eh bien ! Zieg, dit-il, tu devais m'attendre seul. Avec qui causes-tu ?...

Zieg ne répondit pas, et son interlocuteur s'avanza dans la lumière de l'unique lampe éclairant le vestibule.

— Ah ! c'est toi, Fritz ! reprit le comte, en jetant à l'autre son léger pardessus... Que fais-tu là ?... Mais tu es bien pâle, mon garçon !... Qu'arrive-t-il ?

Et il s'arrêta au pied de l'escalier, surpris du visage blafard et tragique de son second valet de chambre, qui avait d'ordinaire une face de joyeux luron.

— Monsieur le comte, dit Fritz sans hésiter, mais la voix tremblante, je viens de voir et d'entendre des choses graves. J'ai fait en courant, dans la nuit, deux bonnes lieues, pour révéler ces choses à monsieur le comte.

— Ah !

Et par une de ces intuitions dont la vraie amitié donne le privilège, l'aide de camp pensa au roi.

— Viens dans ma chambre, dit-il. Viens aussi toi, Zieg !

Le comte se laissa tomber dans un fauteuil. Devant lui Fritz se tint debout : Zieg restait un peu en arrière.

— Parle ! dit le comte. Tu sais qu'il n'y a pas ici de secrets pour Zieg. De quoi s'agit-il ?

— De la vie de S. M. le Roi !

— Oh ! s'écria Montmartin en se levant. Es-tu sûr ?

— Aussi sûr que de ma propre existence, monsieur le comte !

— Alors, parle vite !

L'aide de camp reprit sa place.

Il fut stupéfait du récit que fit le jeune homme. Il ne put s'empêcher de l'interrompre plus d'une fois.

— Crailsheim ! s'exclamait-il, Crailsheim qui, jeudi dernier, était chez la baronne et faisait l'éloge du roi !...

Et puis :

— Washington ! le plus ancien camarade du roi ! Tu ne te trompes pas, Fritz ?

— Non, monsieur le comte, j'ai vu son visage et j'ai entendu sa voix.

Et Fritz continuait le récit de la conjuration.

Quand il eut fini, Durckheim-Montmartin se leva et se mit à marcher d'un bout à l'autre de la chambre, fébrile, extrêmement étonné.

Comme tout le monde, il savait que le vieux prince Luitpold n'aimait pas son neveu et qu'il encourageait, à Munich, les mécontents. Mais il ne le croyait capable que de petites intrigues de salon. Qu'il y eût, en Bavière, un parti constitué pour détrôner Louis II, Montmartin ne l'aurait jamais cru, sans les révélations si précises de Fritz. Et ce parti agissait ! La date de l'attentat était fixée ! Et le roi rêvait aux étoiles dans le parc de quelqu'un de ses châteaux !...

Mais brusquement le comte s'arrêta et, se tournant vers Fritz toujours debout à la même place, il jeta, presque rageusement :

— Et l'homme grand et gros, celui qui, d'après ton récit, dirigeait tout...

— Je l'ai dit à monsieur le comte, je n'ai vu de lui qu'une grosse moustache grise, coupée court, peut-être... Je n'ai pas reconnu sa voix...

— Quel titre lui donnait-on ?

— Excellence et prince.

— Prince ?... répéta le comte songeur.

Et peu après il murmura, si bas que les valets ne l'entendent pas :

— Serait-ce le prince de Bismarck ? Allons donc ! c'est impossible !... Non ?... Et pourtant je ne vois que lui...

Il s'arrêta de nouveau, penché, la tête dans ses deux mains. Et tout à coup, se redressant :

— Eh bien ! soit !... Admettons !... Il faut agir. Le roi est à Neuschwanstein. Je vais voir le roi. Quant à vous, Zieg et Fritz, silence !

Les deux valets s'inclinèrent profondément.

— Deux chevaux, reprit le comte. Préviens l'officier de service, Zieg : Ou plutôt, non ! Tu monteras le second cheval, Fritz, et tu viendras avec moi. Allez, et vite. Que l'on m'apporte une tasse de café. Ma petite tenue, Zieg !

Et moins d'une demi-heure plus tard, suivi d'un valet comme s'il allait en courte promenade, Durckheim-Montmartin sortait de Munich.

Partis à 7 heures du matin de Munich, Durckheim-Montmartin et Fritz arrivaient à Hohenschwangau à 5 heures de l'après-midi.

Sans s'arrêter dans la petite ville, ils gravirent

le roi et, affectueux, respectueux, pressant, il dit d'une voix sourde :

— Sire (car Louis II aimait qu'on le traitât en roi), Sire, je vous demande en grâce de m'écouter. Ce sera bref, et il y va de votre couronne, peut-être de votre vie !...

Une expression de mépris et d'ennui hautain se peignit sur le visage de Louis.

— Assieds-toi, dit-il d'une voix lassée ; assieds-toi et parle ; je t'écoute, mon cher ami.

Le comte s'assit sur le bord d'un dagobert en ébène et, d'une voix émue, il répeta, sans oublier aucun détail, le récit de Fritz.

A mesure que son aide de camp parlait, le roi écoutait avec un intérêt de plus en plus vif, mais sans trahir la moindre inquiétude. Et quand Montmartin eut fini, le roi dit simplement, de ce ton ironique et distant qui lui servait à cacher sa profonde sensibilité :

— Et tu crois que c'est notre bon ami Bismarck qui dirige cette conjuration d'opérette ?...

— Opérette, sire ! N'oubliez pas que le prince Luitpold, votre oncle et votre ennemi, a reçu l'investiture des mains de cet inconnu que je crois être le prince de Bismarck !...

— Si mon oncle en est, reprit le roi en souriant, c'est moins ou plus que de l'opérette. C'est de l'opéra-bouffe !...

Il se leva, toujours souriant.

Et prenant le bras de Montmartin, qui s'était respectueusement levé, Louis II, la voix changée, le ton affectueux, dit avec douceur :

— Viens, mon cher ami, viens regarder une chose contre laquelle ne peut rien la laideur des hommes, celle de mon oncle à comprise. Viens !

Ils traversèrent la chambre royale bleu et or, où des peintures de Spiess racontent l'histoire émouvante de Tristan et Iseult ; la salle à manger rouge et or, où resplendissaient, en des tapisseries, les scènes du tournoi des chanteurs à la Wartburg ; puis, après un immense vestibule et deux antichambres, la salle du trône, lourde d'une sévère magnificence, aux plafonds dorés.

Louis II s'avança jusqu'au vitrage de la loggia, ouvrit une haute et large glace, et, simplement, sans un geste, il dit :

— Regarde !...

Le comte Durckheim-Montmartin connaissait bien l'inoubliable spectacle. Mais il fut saisi d'une violente émotion tant ce spectacle, ce soir-là, était plus beau que d'habitude.

Entourées de montagnes couvertes de sapins, les lacs de l'Alpsee et du Schwansee frissonnaient à la brise venant des gorges. Et leurs miroirs se teignaient de lumineuses et fugitives et renaissantes traînées de sang : leurs rouges du soleil se couchant derrière les sapins et qui, entre les troncs des arbres, dardait ses rais horizontaux. A gauche, des grondements et des ruissellements d'eau tombante et cascadante montaient des sauvages gorges de la Pöllat. A droite, la petite ville de Hohenschwangau. Et tout au fond pointait vers le ciel tragique le noir Sausing, sauvage et majestueuse montagne évocatrice des légendes d'amour et de sang...

Après un silence contemplatif, Louis de Bavière prononça, d'un ton rêveur :

— Où vois-tu des hommes, mon ami ?... Ils sont si petits qu'ils se confondent avec les arbustes des prés et les buissons de la forêt.

Mais, sombre, le comte répliqua :

— Je vois leurs maisons et les fumées qui montent de leurs maisons...

— Fumées !... tu dis bien, mon ami... fumées !... La lumière et les ténèbres, et nos rêves qui s'inspirent des magnificences de la nuit et des splendeurs du jour... voilà des réalités, les seules réalisations avec lesquelles il est émouvant de vivre. Le reste... fumées !... C'est ici que j'attendrai la nuit. Ne parle plus !

C'était l'expression d'un désir royal, donc un ordre impératif. Rongé de douleur et de craintes, le comte Durckheim-Montmartin se soumit. Il lui fallut de l'héroïsme. Car, demi-allongé sur un haut divan, les regards perdus dans le ciel violet, le roi demeura immobile jusqu'à minuit, vivant des rêves que jamais nul autre que lui ne connaît.

(A suivre.)



en quelques minutes la pente raide qui mène au château de Neuschwanstein, castel moyenâgeux, fantastique, dont le donjon, les tours et les tourelles à créneaux couronnent un rocher d'une hauteur vertigineuse.

Dans la cour d'honneur, tandis qu'un piqueur emmenait les chevaux ruisselants de sueur et d'écume, l'officier d'ordonnance du roi, sorti d'une salle voisine à la vue du comte Durckheim, dit que Sa Majesté devait se trouver dans son oratoire, où, depuis quelques jours, il se retirait volontiers pour lire les *Mémoires du sire de Joinville*.

A l'apparition de son aide de camp, qui introduisit l'officier d'ordonnance, Louis II posa près de lui, sur un coussin fleurdelyisé, le livre magnifiquement relié qu'il lisait et, d'un regard amical, il interrogea le comte.

A cette époque, Louis II, âgé de quarante et un ans, un peu alourdi, n'avait plus ce visage fin, à l'ovale parfait, ces traits déliés et gracieux qui l'avaient rendu célèbre par leur beauté. Mais ses yeux conservaient leur éclat, ses cheveux leur sombre splendeur, et sa haute taille toute sa noblesse.

A demi étendu comme il était à l'entrée du comte, cette noblesse se transformait en une harmonie nonchalante. Mais l'aspect de l'aide de camp fit, lentement, se redresser le roi. Les vêtements poussiéreux, le visage pâle et fatigué, les yeux brillants de fièvre, Montmartin s'inclina, se retourna, ferma la porte, s'avanza vers

LA VILLE QUI SE MEURT

C'en est fait : les derniers habitants de Reims, que n'avaient effrayés ni les premiers bombardements, ni les premiers incendies du quartier de la cathédrale, ni l'effroyable pilonnage d'avril 1917, ni la destruction par le feu de toute la région de l'Hôtel-de-Ville, ni trois années passées sous les obus ; ceux que n'avaient inquiétés ni l'éventrement des maisons voisines, ni les alertes, ni le souffle de la mort ; tous ces braves gens, qui étaient en même temps des gens braves, vont être obligés de quitter la ville chérie. Abandon déchirant. Imaginez qu'on vous prenne par le bras pour vous faire sortir de la chambre où l'être aimé souffre davantage, vous qui l'avez veillé depuis si longtemps, avec quel dévouement ! Quel craquement en vous, et aussi quelle révolte !...

— Nous n'y croyions pas : nous chasser après ce que nous avons fait ici ! Déjà, plusieurs fois, on nous avait parlé d'évacuation. Et, comme il n'y avait rien eu, nous n'attachions pas plus d'importance aux raccourcis de ces jours-ci qu'aux précédents. Maintenant il faut partir sans



LES CAMIONS MILITAIRES EMMÈNENT LES HABITANTS

rien, puisqu'on nous tolère seulement trente kilos de bagages ; partir où... ? Celui qui me parle est un vieillard. Il est vieux, si vieux ! Est-ce que je sais ? Il a peut-être quatre-vingts ans ? Il est tout courbé vers ce sol qu'il lui faut fuir, et dans quoi il aurait tant voulu reposer après son départ pour cet autre voyage prochain dont on ne revient pas...

— Songez... Ma maison est démolie ; mais j'avais pu sauver un peu de mobilier, plusieurs de ces choses auxquelles on tient tellement à notre âge, quand on n'a plus, pour se rattacher à la vie, que les évocations du passé. J'avais ramené tout ce que j'avais pu arracher à la destruction, au prix de quelques difficultés, dans cet immeuble encore debout et dont j'étais devenu le gardien. Je me croyais le droit de mourir ici, plutôt que sur les routes. Tenez : on m'a donné, hier à midi, cet ordre de partir ce matin à quatre heures. A quatre heures ! Et j'ai près de deux kilomètres pour aller au lieu d'embarquement !... Croyez-vous !... Je n'ai pas bougé, comme vous voyez.

Mais je sais bien qu'il n'y a rien à faire, et qu'il me faudra partir. Ah ! tenez : s'il pouvait tomber un obus sur moi, avant...

Des consolations à ce vieillard, un appel à sa raison, le ressassement de toutes les banalités sur les tristesses inévitables de la guerre ? J'ai préféré lui servir bien fort la main, sans dire un mot, comme on fait au cimetière...

Sous ce linceul gris de la bruine qui tombe en silence, désespérément, étreint par le noir des



UNE RÉMOISE ATTEND LE CAMION

devantures closes et les squelettes des maisons, plus funèbres que jamais, j'ai d'ailleurs la lourde sensation de parcourir une nécropole. Est-ce bien là cette ville que j'ai connue hier si vivante malgré ses blessures ; et sont-ce les mêmes, ces visages mornes succédant aux mines si franchement aimables entrevues jadis ? Reims, la bonne ville restée si accueillante, Reims, la chère mutilée demeurée miraculeusement si alerte encore, est-ce toi, cette grande âme qui agonise ?

D'où vient l'amour dévot que nous élevons vers toi ? Pourquoi suis-je si triste de te voir mourir, moi qui ai vu la mort d'Ypres, de Nieuport, de Verdun, sans ressentir un tel déchirement ? Et quelles sont donc les attaches ténuées et formidables qui lient à ton sort, tragique cependant, les quelque cinq mille personnes réfugiées en tes bras meurtris ?

Il faut, m'a-t-on dit, qu'il ne reste dans la ville que les habitants représentant quelques services de la municipalité, les gardiens d'immeubles importants, les gérants des maisons d'approvisionnement. Ces quelques privilégiés auront un insigne, des cartes, qui leur permettront de se faire reconnaître dans la rue et de pourvoir à leur subsistance. Le ravitaillement sera, en effet, assuré exclusivement par l'autorité militaire, la vente ayant lieu sous la direction de la municipalité dans les cinq épiceries et les deux boucheries qui, seules, resteront ouvertes. Impossible, donc, de passer à travers les mailles du filet : il faut s'en aller ou se résigner à ne pas sortir de chez soi, à y mourir de faim...

Demain sera fermé le marché couvert, le dernier fortin où s'est réfugié, ce jour de consternation générale, le peu de gouaille qui reste dans la ville. Gaieté factice, d'ailleurs : « On liquide, et l'on s'en va », crient les voix coutumières. Mais quelle tristesse dans le fond des prunelles !

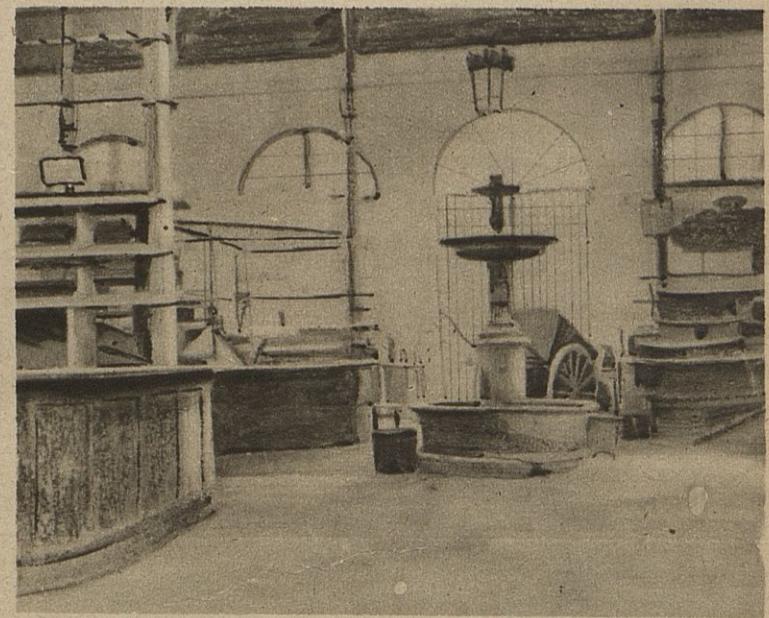
Tout à coup, je pense au vaillant *Eclaireur de l'Est*, cet étonnant journal que rien, jusqu'ici, n'a pu abattre et qui n'a jamais cessé de paraître. Là où avaient échoué le manque de matériel, le défaut de personnel et la ruée du fer et du feu, un ordre, un pauvre ordre humain réussira-t-il ? De ce mur magnifique battu par la tempête et restant debout



QUELQUES HABITANTS AUTORISÉS À RESTER

Demain sera fermé le marché couvert, le dernier fortin où s'est réfugié, ce jour de consternation générale, le peu de gouaille qui reste dans la ville. Gaieté factice, d'ailleurs : « On liquide, et l'on s'en va », crient les voix coutumières. Mais quelle tristesse dans le fond des prunelles !

Tout à coup, je pense au vaillant *Eclaireur de l'Est*, cet étonnant journal que rien, jusqu'ici, n'a pu abattre et qui n'a jamais cessé de paraître. Là où avaient échoué le manque de matériel, le défaut de personnel et la ruée du fer et du feu, un ordre, un pauvre ordre humain réussira-t-il ? De ce mur magnifique battu par la tempête et restant debout



LE MARCHÉ DE REIMS LE LENDEMAIN DE L'ÉVACUATION

quand même, quelques affiches auraient-elles sonné le glas ? Non : ici c'est une nouvelle victoire de M. Dramas. Il a obtenu l'autorisation de conserver la poignée d'apôtres qui continueront à lutter pour que le journal vive. C'est un tout petit rayon de lumière dans le noir.

Mais là-bas, sur une place, ce sont les camions d'évacuation, les pauvres paquets lamentables, les voitures d'enfants ; la vieille, minable, qui s'affole ; les marmots qui piaulent ; les larmes des mères ; le long regard noyé de navrance des jeunes femmes ; le chavirement de tous les coeurs. Dans le ciel, la cathédrale, la grande crucifiée, cet exemple...

MAURICE DERNOY.

La population de Reims avait été prévenue par affiches de la décision prise par le gouvernement de faire évacuer la ville soumise à des bombardements de plus en plus violents. Elle était avisée en même temps que la ville de Paris était interdite comme lieu de refuge. Seule, la municipalité s'y est installée avec son héroïque maire, le vénérable M. Langlet.



ECHO S



LES BANDES DE PAPIER SUR LES VITRES

Beaucoup de personnes ont collé sur les vitres de leurs fenêtres ou devantures des bandes de papier, en croisé, en diagonale, selon des dessins variés. Cette pratique se justifie-t-elle ? nous est-il demandé.

Quel est le but poursuivi ? C'est, on le sait, de garantir les vitres contre la commotion résultant d'une explosion. Dans quelle mesure peut-on admettre que les bandes de papier protègent la vitre ? En principe, il est évident que les bandes de papier ne peuvent grand' chose pour garantir les vitres contre la commotion résultant d'une explosion proche, se produisant à moins de 100 mètres, par exemple. Ce qu'elles peuvent faire, c'est de diminuer les risques de projection des éclats de verre. Les fragments de vitre sont quelque peu maintenus par les bandes ; ils se mobilisent moins ; cela paraît certain. D'où risque moindre de blessures, à condition que l'explosion se produise à une certaine distance. Dans le voisinage immédiat, les bandes ne feront rien.

On pourra toutefois observer des cas où des vitres pourvues de bandes resteront intactes alors que d'autres, qui n'en ont pas, seront brisées, à côté. Mais cela ne prouve pas que les bandes ont exercé une action. Car on peut voir n'importe où, autour d'un point de chute, des vitres restées intactes, à côté de vitres mises en pièces. Il est évident que l'effort de l'explosion ne se fait pas avec la même intensité dans tous les sens. On peut voir, et on a vu, un immeuble détruit sur toute sa hauteur, du rez-de-chaussée au toit, où des glaces et des images recouvertes de verre sont restées en place, intactes sur les murs non démolis, alors que tout le reste de la pièce a été saccagé et détruit. La poussée ne se fait pas avec la même violence dans tous les sens.

Comme il n'y a pas à invoquer, dans ces cas, l'action des bandes de papier, puisque celles-ci font défaut, il ne faudra pas se hâter de conclure à l'efficacité de celles-ci, si l'on voit des vitres pourvues de bandes rester intactes alors que d'autres, non habillées, se sont brisées à quelques mètres de là.

Conclusion : les bandes de papier ne peuvent pas faire de mal : elles sont utiles en diminuant les risques de projection de fragments ; mais elles ne sauraient guère garantir contre le bris les vitres situées au voisinage d'un point de chute. A quelque distance, elles peuvent les consolider un peu, toutefois, si l'on prend la précaution de prolonger les bandes sur le bois du châssis et d'adapter des dispositifs comportant des croisements assez nombreux. Il va de soi que du bon papier est plus efficace que du papier médiocre.

LA FIDÉLITÉ DU CHIEN

On a bien souvent vanté la fidélité du chien. Comme elle continue à se manifester, pourquoi ne continueraient-on pas à la vanter ?

Le fait suivant est certifié par un témoin oculaire : Un fermier vint à mourir dans son village ; il était propriétaire, outre sa ferme, de la principale auberge de la localité.

Quelques jours après l'enterrement, une parente, habitant au loin, vint rendre visite à la veuve et se rendit aussi au cimetière pour voir la tombe. Elle constata qu'un grand trou avait été pratiqué auprès de celle-ci dans le sol. Des ouvriers, occupés à l'église, lui dirent que ce trou était l'ouvrage du chien de la ferme.

Ils avaient, à plusieurs reprises, chassé l'animal et comblé le trou, mais le chien revenait sans cesse à la charge et grattait les bords de la tombe avec énergie. Les choses continuèrent quelque temps ainsi. Puis le chien renonça à son travail de taupe. Il continua à rendre visite à la tombe quatre ou cinq fois par jour, revenant toujours à la maison dans un état de dépression marqué.

Le chien était très attaché à son maître, et

on avait eu toutes les peines du monde à le tenir hors de la chambre durant la dernière maladie ; mais on se demande comment l'animal a pu déterminer exactement la tombe entre beaucoup d'autres.

LA VISION SOUS-MARINE

On sait quels grands services les avions ont rendus aux escadres alliées grâce à leur pouvoir de vision sous-marine, mais il n'en faut pas conclure qu'il faille toujours avoir recours à un ballon ou autre aéronef pour apercevoir des objets immersés. En Méditerranée, il est possible de voir à une très grande profondeur.

Dans « Artic régions », l'explorateur Sioresby a déclaré que les eaux des régions polaires rendent les fonds visibles jusqu'à 130 mètres.

Il existe en Amérique un appareil d'optique de la plus élémentaire simplicité qui permet de voir à de très grandes profondeurs sous l'eau. C'est un tube long d'environ deux mètres ; à l'une de ses extrémités est placé un verre orbiculaire ; on plonge ce tube dans l'eau et on applique l'œil à l'extrémité ouverte, en ayant soin de se couvrir d'un voile sombre, et on distingue nettement le monde fantastique qu'est le fond de la mer. Il s'est fait une fructueuse exploitation de ce principe rudimentaire. Le long des côtes californiennes, de nombreux touristes font de charmantes explorations du monde sous-marin.

Des embarcations sont construites à fond plat, percé de larges baies vitrées d'épaisses dalles de verre. Une tente recouvre l'embarcation pour diminuer l'intensité de la lumière. Les touristes, penchés sur les dalles transparentes, contemplent aisément les paysages les plus étranges.

Ces bateaux excursionnistes, à fond de verre, ont souvent de grandes dimensions, certains ont 32 mètres de longueur et sont propulsés par deux moteurs de 100 chevaux.

POUR LA SUCRERIE FRANÇAISE DE L'AVENIR

A l'Académie d'Agriculture, M. J. Hitier a fait une communication très intéressante sur l'avenir de la sucrerie en France. On sait que le gouvernement se proposait la restauration intégrale des industries et usines ruinées, et posait, pour le sinistre, l'obligation du remplacement comme condition de l'indemnité. La Chambre accepta le principe, le Sénat l'écarta. Et, d'après M. J. Hitier, il a parfaitement raison. En réalité, pour prendre la question des sucreries, il y avait trop de petites usines et qui ne faisaient que de médiocres affaires, à cause des frais généraux disproportionnés. En réalité, dit M. Hitier, c'est plutôt l'interdiction du remplacement qu'il faudrait préconiser. Ce à quoi il faut viser après la guerre, c'est à la création d'un nombre moins élevé d'usines, et à l'établissement d'usines plus considérables et mieux outillées.

Dans ce domaine comme dans d'autres, une industrialisation s'impose. Il faut opérer en grand ; il faut de grandes usines bien aménagées, scientifiquement outillées et menées, à la place des petites usines qui avaient de la peine à vivre. Pareillement, il y a trop de petits domaines agricoles : il en faut en moins grand nombre, plus étendus, munis de l'outillage scientifique.

Bon nombre de petites sucreries avaient disparu de 1903 à 1914, ne pouvant que végéter, à cause de frais généraux trop lourds. La guerre, en somme, a brisé un mouvement qui était imposé par les nécessités de l'évolution économique technique.

M. Hitier a fait observer encore qu'il serait regrettable que toute l'industrie sucrière restât concentrée dans le Nord. Il a raison : en cas de guerre, il est bon qu'il existe de toutes les industries dans toutes les régions. Autrement le pays peut être très gêné, si l'ennemi paralyse toute une industrie cantonnée dans une même région. Il faudrait que partout on fît de tout — dans la mesure où le climat, les ressources naturelles et les conditions le permettent. Car il serait absurde de vouloir faire du vin dans le Nord, en prévision d'une possibilité d'invasion du Midi.

UN HIBOU LUMINEUX

Un naturaliste anglais a rapporté, en 1914, avoir observé un fait curieux. Se promenant une heure environ après le coucher du soleil dans un pays boisé, il aperçut brièvement dans l'air, à quelques 45 mètres, une tache lumineuse qui se déplaçait. Il regarda celle-ci et vit que cette tache était constituée par un hibou. Ce n'est pas la première fois que l'on signale des oiseaux présentant une certaine luminosité ou phosphorescence la nuit. Celle-ci s'explique par le fait que l'oiseau aurait frôlé du bois pourri, lequel, on le sait, est phosphorescent. En sortant de son nid, ou en furetant dans les creux d'arbre, l'oiseau pourrait très bien enduire ses plumes de cette poussière de bois phosphorescent, garni de microbes lumineux et, dès lors, paraître lumineux lui-même.



L'observateur dont il s'agit se demande toutefois s'il s'agit là de luminosité dans ce cas ; il croirait plutôt que l'oiseau paraît lumineux parce qu'en voit la face ventrale, de coloration blanche. Le ventre, éclairé par la lune — car c'était pleine lune — a pu paraître lumineux, alors qu'il s'agissait simplement d'un phénomène tout autre : de la luminosité plus grande d'une tache blanche éclairée.

En ce cas, l'animal ne doit paraître lumineux que pour l'observateur situé entre lui et la lune, et c'était ainsi que les choses se présentaient quand l'observation fut faite. Le hibou parut moins lumineux quand il eut changé de position.

Quoiqu'il en soit, il semble bien, d'après des observations antérieures, que certains oiseaux puissent devenir lumineux par contact avec du bois pourri — ou encore de la chair décomposée — mais il peut arriver aussi qu'en prennent pour lumineux les plumes blanches momentanément éclairées par la lune.

LES ERREURS POSSIBLES DE L'ANALYSE CHIMIQUE

Il y a plusieurs années, la presse mena grand bruit autour du fait que, dans les environs de Paris, des roches tertiaires, des meulières en particulier, auraient, à l'analyse, présenté une proportion minime mais appréciable d'or. L'analyse avait été faite par des praticiens compétents et honorables : il fallut bien accepter leur conclusion que les meulières en question contenaient de 1/2 à 2 % d'or.

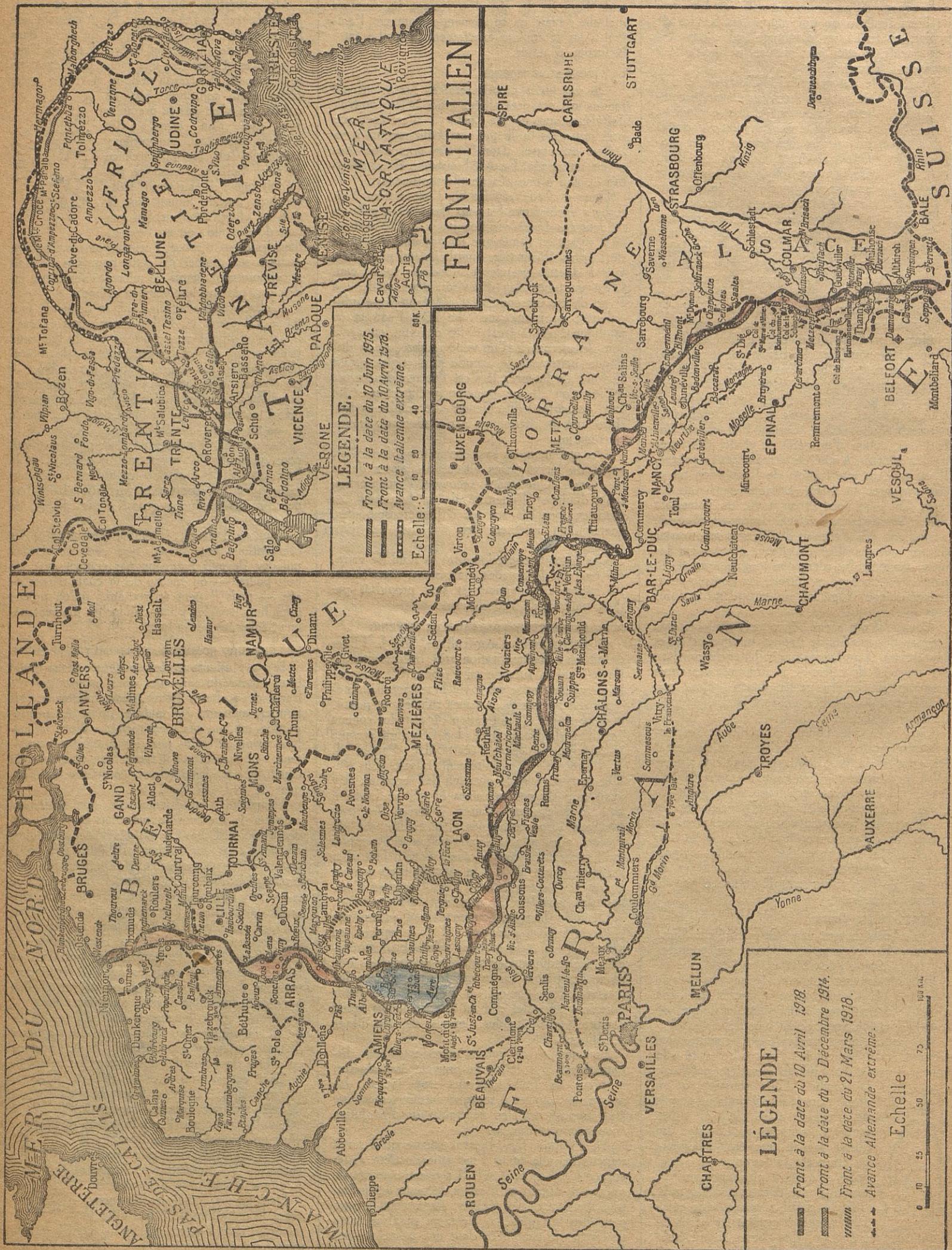
Néanmoins, on discuta fort, non seulement au point de vue économique, mais aussi au point de vue scientifique. Ce qui gênait dans l'affaire, c'est qu'avec les mêmes méthodes des chercheurs différents trouvaient des chiffres très différents. Ce n'est que tout dernièrement que l'on a compris la cause de ces différences. Un chimiste qui a étudié l'or des congolomérats triasiques de la région de Barcelone a élucidé la question en montrant que si l'on analyse un minéral soupçonné de contenir de l'or dans un laboratoire où des analyses ont été faites portant sur des matières riches en or, on obtient toujours un résultat positif, et souvent un chiffre élevé comme teneur en or. Cela tient à ce qu'un laboratoire où l'on traite des matières riches en ce métal est « infesté d'or » ; l'analyse en révèle dans tous les minéraux qu'on examine.

Cela est si vrai que le même minéral analysé dans un laboratoire infesté apparaît comme contenant 80 ou 100 grammes d'or à la tonne, alors qu'il est analysé dans un laboratoire neuf il se révèle comme contenant de 7 à 12 grammes seulement. L'erreur a une grande importance.

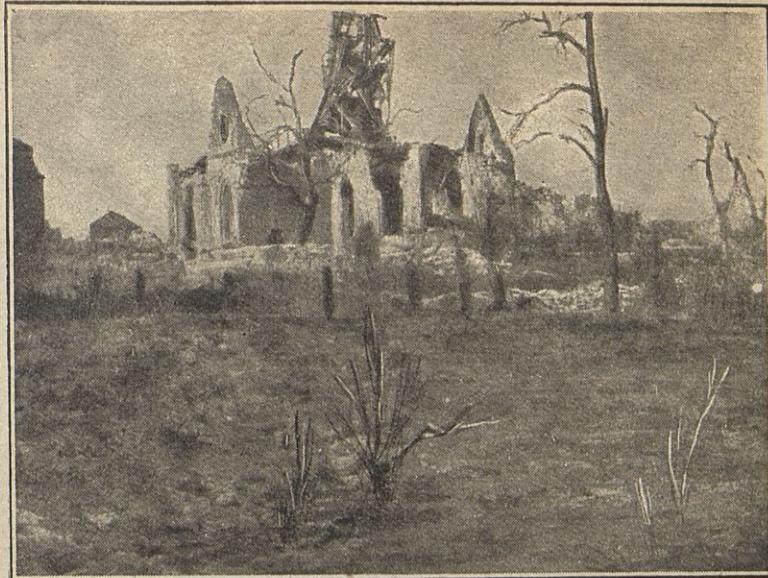
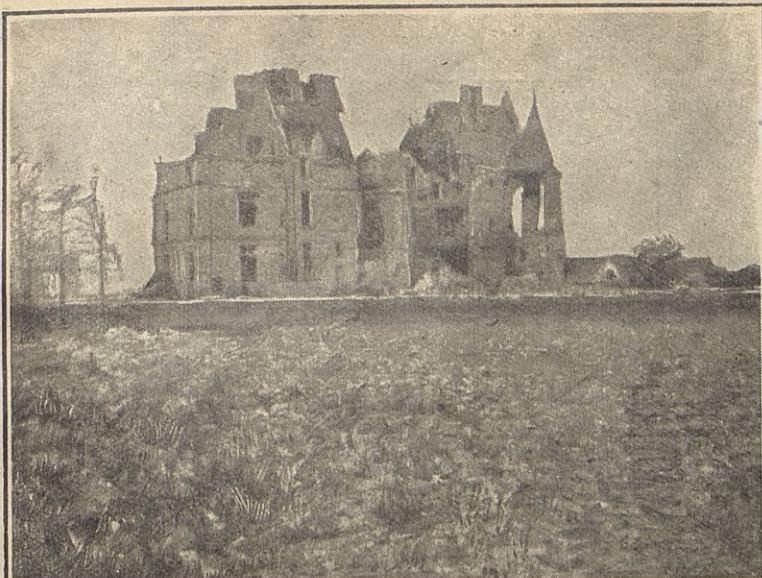
Dans un cas, l'analyse doit encourager le métallurgiste à travailler le minéral ; dans l'autre, elle le lui interdit totalement : il y mettrait de sa poche. Dans ces conditions il importe par-dessus tout de faire les analyses dans un laboratoire où l'on n'a encore pas traité de minéraux d'or, où les ustensiles et réactifs ne contiennent pas eux-mêmes déjà de l'or.



LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)



Parmi les exploits accomplis par nos soldats au cours de la violente bataille qui s'est déroulée du 21 mars au 2 avril le maintien de nos positions au château de Plémont sera cité comme un des plus remarquables ; nos troupes résistèrent à tous les assauts, chassèrent les Allemands et leur firent plus de huit cents prisonniers. Voici, à gauche, une vue du château de Plémont ; à droite, les ruines de l'église de Plessis-de-Roye, voisine du château.



La Hollande ayant refusé d'acquiescer aux propositions des alliés en ce qui concerne sa marine marchande, les Etats-Unis ont décidé de réquisitionner les navires hollandais que l'on voit ici à l'ancre dans la baie de New-York.

SUR LE FRONT ORIENTAL

RUSSIE. — En Russie il n'y a pas eu de changement essentiel dans la situation. Les relations restent aussi tendues entre le gouvernement et les Allemands, ces derniers continuant, malgré la paix, à occuper toutes les régions qui présentent à leurs yeux quelque intérêt. Le gouvernement allemand a d'ailleurs signifié, le 7 avril, aux commissaires du Soviet de Moscou qu'il se refuse à évacuer non seulement les territoires occupés avant le traité de Brest-Litovsk, mais encore ceux qui ont été envahis depuis par ses troupes, notamment les régions de Mohilev, Narva et Pskov. Il aurait décidé de mettre également la main, avec le concours de forces finlandaises, sur Kola et les autres ports de la côte Mourmane, maintenant libre de glaces.

On a annoncé, le 6 avril, que des détachements japonais et anglais avaient débarqué à Vladivostok. Ce n'est là qu'une mesure de police, que justifient les agissements anarchistes des Allemands et des maximalistes dans la région : des sujets japonais y ont été assassinés ; les biens des particuliers n'y jouissaient d'aucune sécurité. Aussi les Soviets locaux et la population honnête ont-ils accueilli avec satisfaction les forces mises à terre, malgré les injonctions du « Conseil des commissaires du peuple » de Moscou, portant qu'ils devraient s'opposer par les armes à cette « incursion en territoire russe ». Il y aurait, en Sibérie orientale seulement, environ deux cent mille Boches prisonniers de guerre, virtuellement libérés et qui

s'organiseraient pour prêter leur concours aux bolcheviks contre les Japonais et leurs alliés. Ces derniers ont donc sagement agi en prenant à Vladivostock un commencement de précautions.

Il y a, depuis le 8 avril, une république de plus dans ce qui fut la Russie. Le Congrès des délégués paysans de Kazan a proclamé cette province république indépendante et il en a informé le Conseil des commissaires du peuple. Il faut sans doute entendre par « province » l'ancien gouvernement de Kazan : il était peuplé d'environ 2.200.000 habitants ; Kazan, le chef-lieu, est une ville de 170.000 âmes.

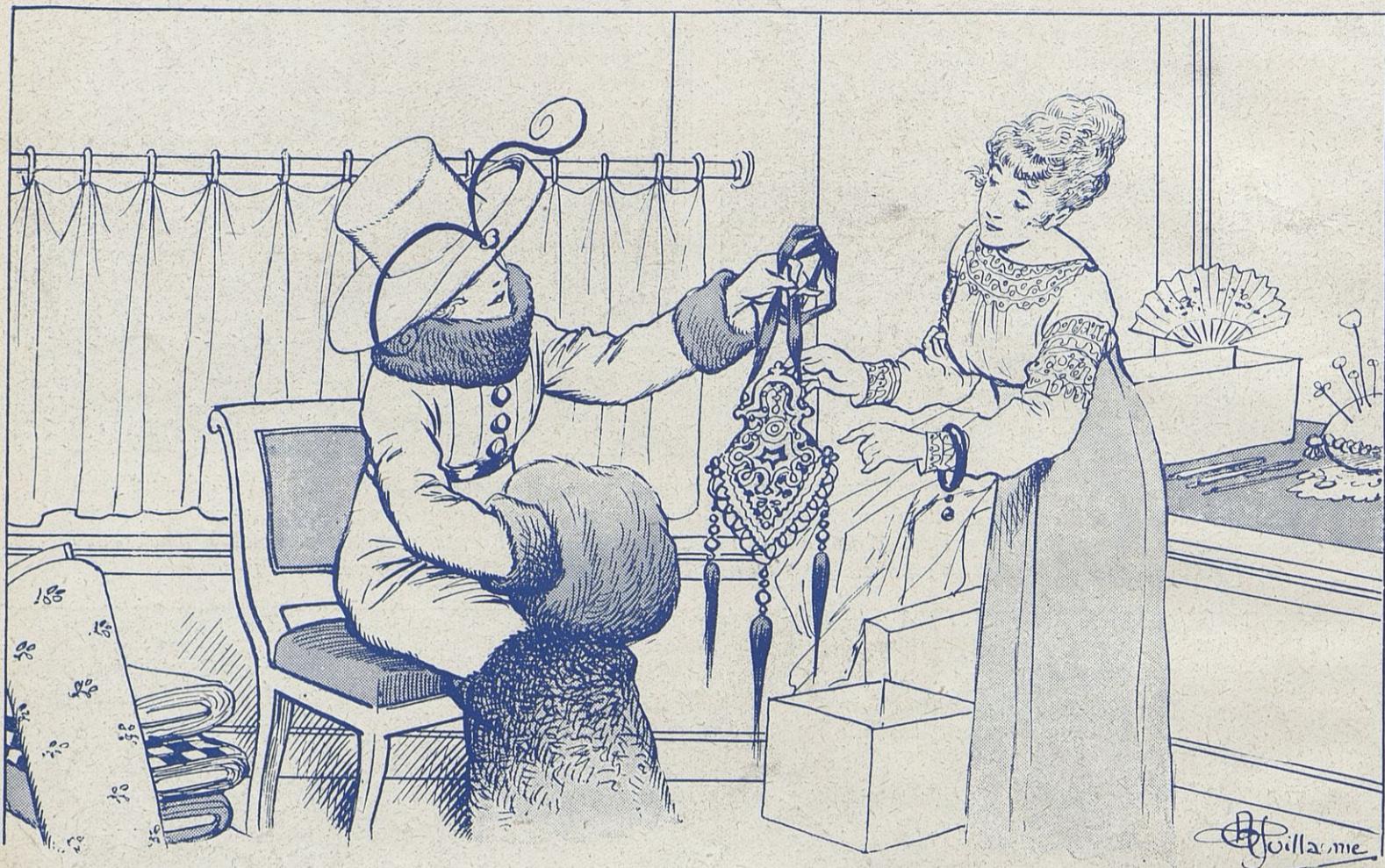
MACÉDOINE. — On a signalé sur ce front, depuis le 22 mars, quelques faits intéressants, sans parler du travail de l'artillerie et celui de l'aviation, qui y sont toujours aussi soutenus. Le 26, entre les lacs de Presba et d'Ochrida, l'ennemi a attaqué, après une violente préparation d'artillerie, un saillant de nos positions, et en même temps tenté un coup de main à 3 kilomètres de là. Ces deux initiatives ont été malheureuses pour lui et lui ont fait tuer inutilement beaucoup de monde. Une autre forte attaque a eu lieu, le 3 avril, dans la vallée du Skumbi contre nos lignes du Tabor et, comme les précédentes, ne s'est traduite pour les assaillants que par de grosses pertes. Le 8, dans la boucle de la Cerna, un de nos détachements a forcé les tranchées bulgares et y a exécuté des destructions. A l'ouest du Vardar, les Grecs ont dispersé des détachements bulgares. On a signalé, en outre, les rencontres habituelles entre patrouilles et détachements isolés. Dans toutes ces affaires, les nôtres ont fait des prisonniers.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 182 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 9 et intitulé : « Anglais et Français s'avancant à la rencontre des Boches. »

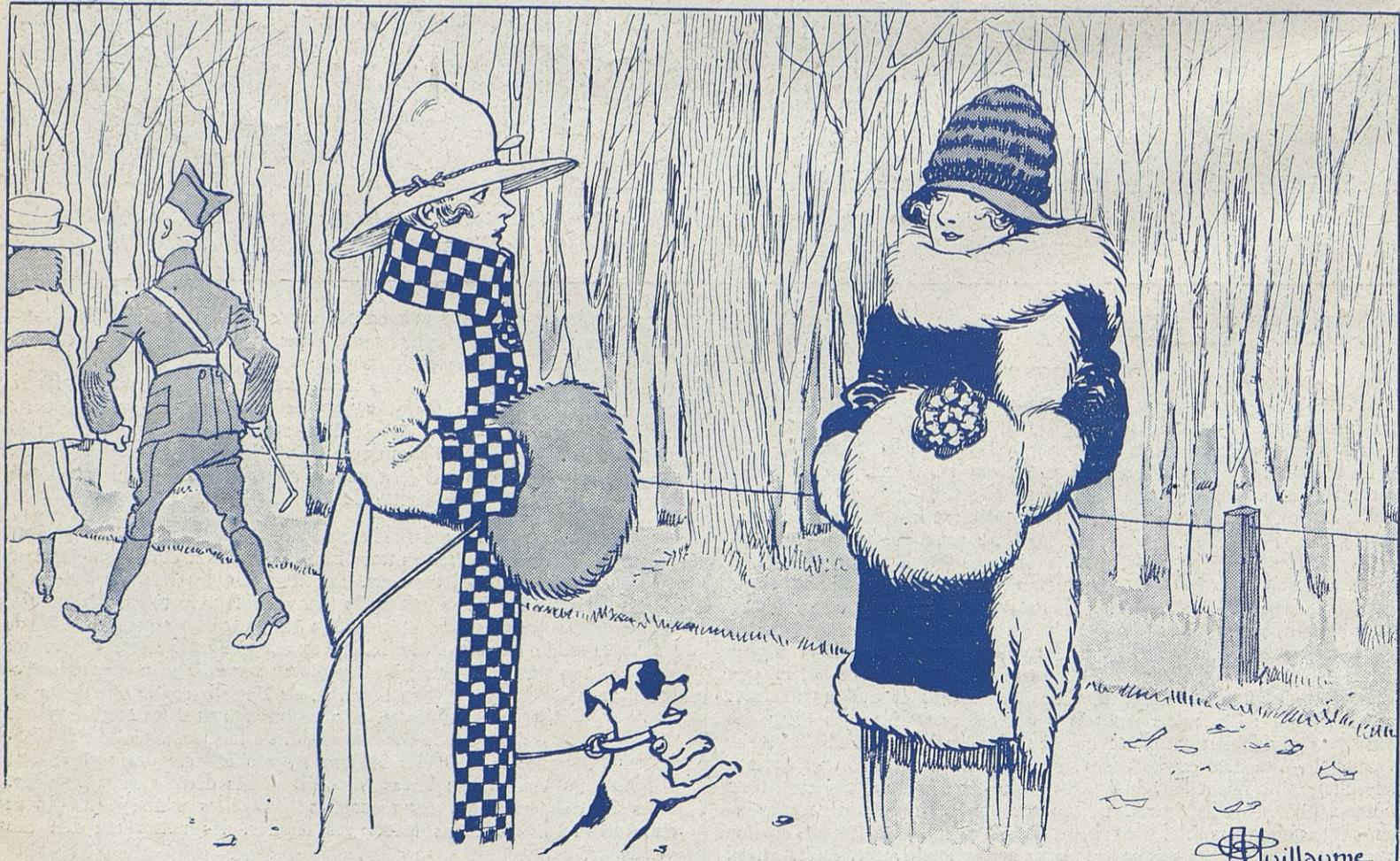
Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



DERNIERE CREATION, PAR ALBERT GUILLAUME.

— Voici notre modèle riche, pour les dîners en ville, où on est prié d'apporter son sucre, son pain et son charbon... Petite poche spéciale pour l'anthracite.



LA VIE CHERE, PAR ALBERT GUILLAUME.

— Et combien payez-vous le veau dans votre quartier ?

— Je ne sais pas, chère madame, mais je peux vous dire que le bouquet de violettes de 2 sous coûte 3 francs.